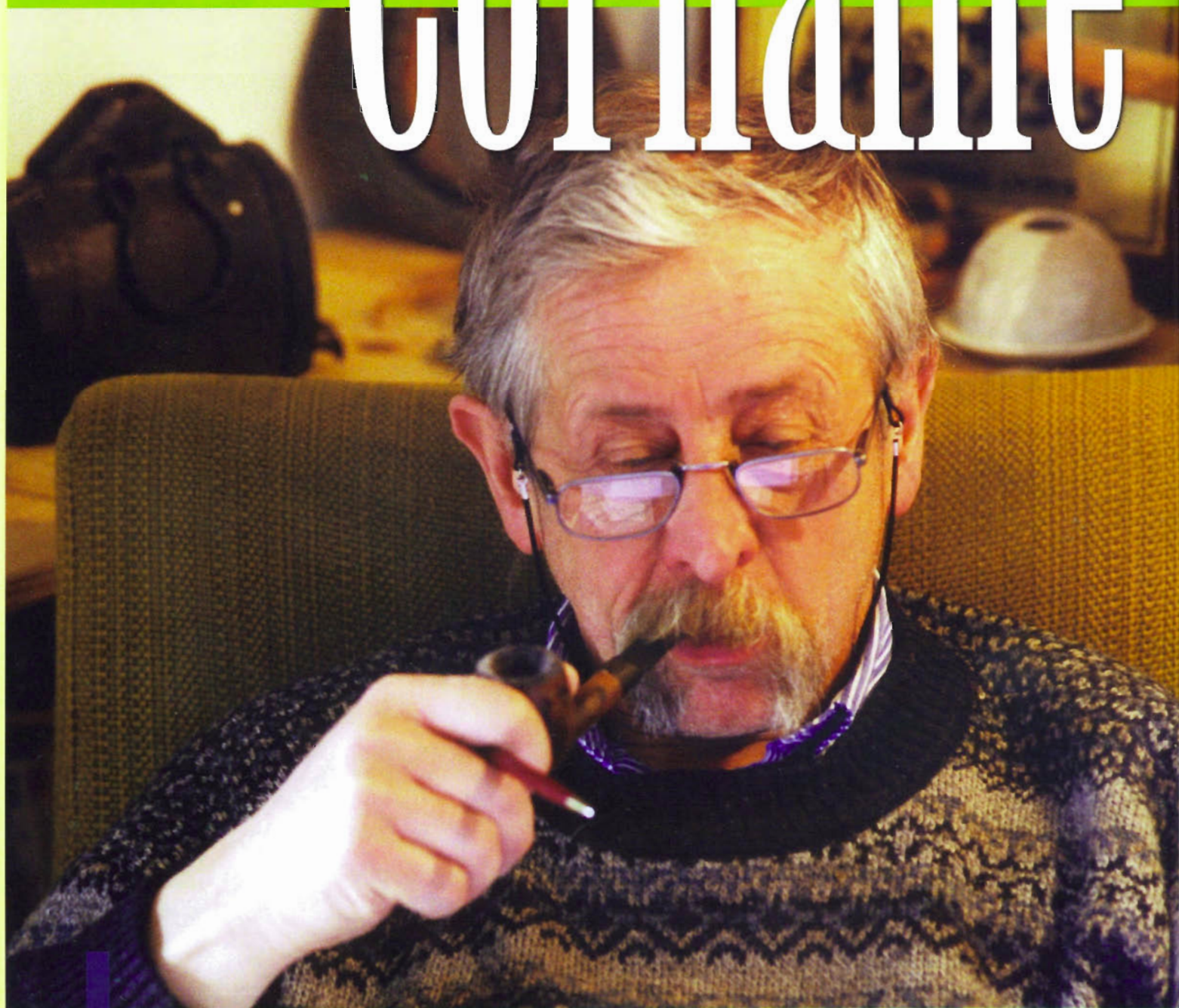


Questions à Didier Cornaille

Par Pierre Léger
Photos Yvon letrange



QUESTIONS

Pierre Léger : De Didier Cornaille on connaît le journaliste et sa pipe, le randonneur et son chien, l'écrivain et son chapeau, l'homme et sa joviale moustache. Mais qu'est-ce qui relie toutes ces facettes ? Est-ce que, depuis le Nord ouvrier jusqu'au

Morvan forestier, tu peux nous retracer ton cheminement jusqu'à ta véritable « entrée » en écriture ?

Didier Cornaille : Né dans le Nord voici cinquante-huit ans, de parents agriculteurs, j'ai toujours vécu et agi

au sein de la société rurale dont l'observation me passionne. Durant plus de vingt ans, j'ai exercé la profession de journaliste spécialisé dans les questions agricoles et rurales, au Figaro d'abord, durant neuf ans, puis en tant qu'indépendant en Bourgogne (page



agricole du Progrès, correspondant de divers journaux professionnels nationaux, correspondant du Monde pour la Côte-d'Or, etc.). Une certaine tendance à me laisser conduire par mes passions plus que par la raison m'a également amené à organiser des randonnées à cheval durant quelques années en Morvan. C'est la rencontre du goût de l'écriture et de cette découverte du pays par les chemins qui m'a fait publier mon premier ouvrage en 1979. Les chemins oubliés du Haut-Morvan était un guide de randonnées complété par une série de textes traitant essentiellement de l'histoire du pays. Ses bons résultats m'ayant encouragé à persévérer, après plusieurs autres petits ouvrages du même genre, j'ai débuté chez Solar, en 1990, une série de guides, toujours dans le même esprit. Ils m'ont amené à parcourir une grande partie de la France, dans la seule compagnie de mon cheval Spahi, durant plusieurs années. Nous avons publié vingt-cinq guides dans cette collection Randonneur. J'avais, entre-temps, publié mon premier roman aux éditions de l'Armançon. Le vol de la buse, parut en 1991, a obtenu le prix Sully Olivier-de-Serres en 1992. Et, là encore, ses bons résultats m'ont donné l'envie de continuer. Les Voisins de l'horizon est mon neuvième roman publié. De 1995 à 1998, j'ai produit et animé une émission hebdomadaire sur France 3 Bourgogne Franche Comté, « Itinéraires », toujours sur le thème des chemins et de la découverte des pays. Ces émissions, ainsi que quelques autres auxquelles j'ai participé, sont encore régulièrement rediffusées sur France 3 national, sur certaines chaînes câblées, en Suisse et en

Belgique. Tout en continuant à collaborer au Bien Public - les Dépêches de Dijon (groupe le Progrès) auquel je fournis une chronique hebdomadaire, je me consacre désormais essentiellement à mes romans et à différents autres ouvrages.

P.L. : Tu dis parfois que tu es « un étranger d'ici ». De fait, il me semble que tu entretiens des relations particulières avec le Morvan ? Cette région tu l'aimes et elle t'agace en même temps ? Non ?

D.C. : En fait, je répète souvent la réflexion d'un brave homme d'Anost avec qui nous parlions des « étrangers ». « Toi, me dit-il, plein de bon sens, t'es pas né ici, donc, t'es un étranger... ». Et, il ajoute : « ...Oui mais maintenant, t'es un étranger du pays ! ».

C'est parce que j'ai trouvé ça adorable que j'aime à le répéter.

Pour la seconde partie de ta question, d'abord, une réflexion : qui aime bien châtie bien... Mais cela s'adresse bien moins au Morvan en général que j'aime beaucoup et sans partage, qu'à une façon d'être de certaines structures ou de certains « responsables » (et cela n'est pas exclusif du Morvan) qui ne s'accordent que sur un point : « Rien ne va plus ! », mais font preuve d'une étonnante propension à se diviser et à professer des solutions aussi irréalistes que teintées du plus grand amateurisme, dès qu'il s'agit de faire en sorte que « ça aille... ».

P.L. : Pour se mettre en chemin j'aimerais d'abord que tu me dises deux mots du randonneur que tu es et de la



rédaction des nombreux guides que tu as publiés. Qu'est-ce qui te fait marcher ? Cheminer et écrire n'est-ce pas un peu la même chose ?

D.C. : Qu'est-ce qui me fait marcher ? Le plaisir de mettre un pied devant l'autre, pardi ! Pas toi ? Pour le reste, ça fait des années que je ne randonne plus « professionnellement » ce qui ne m'empêche nullement de le faire pour mon plaisir et, dans un tout autre domaine, de m'adonner avec jubilation au « cheminement » abstrait, cette fois, que constitue la conception et la rédaction d'un roman. Le rapport s'arrête là !

P.L. : Une question simple pour en venir à ton actualité littéraire. Quand je lis tes romans je suis frappé à chaque fois par la rigueur et la précision de la construction. On sait, dès le départ, que tu ne chemines pas à l'aveuglette. Comment réussis-tu à faire cohabiter l'imagination du romancier avec la rigueur du journaliste ?

D.C. : Tu me flattes ! Curieusement, pourtant, la « rigueur du journaliste » n'a que très peu de choses à faire en la matière... Au contraire ! En fait, s'il est vrai que je sais parfaitement où je vais au moment où j'écris, c'est que, au préalable, parfois très longtemps avant de me mettre devant la première page blanche, je me suis raconté toute



l'histoire... exactement comme un gamin.

Tu sais : « Et si on dirait que... ? ». C'est tout à fait ça. C'est un fil dont on saisit un bout, un peu par hasard, parce qu'une idée plus ou moins saugrenue t'est passée par la tête, sans savoir très bien si on pourra la suivre jusqu'au bout, si le fil ne cassera pas avant. Ce sont alors des soirées entières où, pour le simple et si beau plaisir de la rêverie, on se régale à démêler l'écheveau pour en faire une pelote bien cohérente. C'est de loin le plus beau moment de l'écriture.

D'ailleurs, ça ne marche pas à tous coups. Il arrive qu'on abandonne une idée qui n'arrive pas à aboutir. Le fil a cassé, tant pis pour elle ! Comme il y en a toujours plusieurs qui courent à la fois... Alors, on se saisit d'une autre... On rêve... Le lendemain matin, on relit le fatras de notes gribouillées la veille... On en jette la moitié ou plus... Le soir, on repart... Le plus beau jeu qui soit ! Et puis, un jour, miracle ! C'est cohérent, ça « tombe » bien. Ne m'en demande pas plus : je serais incapable de te dire pourquoi et comment on « sent » le moment où la sauce « prend », où la pelote est faite.

Reste à peaufiner, à choyer le détail... Peu importe que l'éditeur, qui aime bien les formes, appelle ça un « synopsis ». Pour moi, c'est le plan, ni plus ni moins que celui que le prof de français exigeait de moi jadis - souvent en vain ! - quand je lui rendais

des rédactions un peu décousues ! Je ne savais pas alors que je passais à côté du plus beau moment de l'écriture... ou du rêve, comme tu voudras ! Reste alors à tricoter la pelote. Rassure-toi, j'aime aussi ! Bon et si on parlait livres ?

P.L. : On ne pourra pas évoquer tous tes romans dans le détail, aussi j'aimerais que tu réagisses à quelques questions générales. Il y a plusieurs choses qui me frappent dans tes livres, en plus de la rigueur de construction que nous venons d'évoquer. Il y a tout d'abord l'importance, la force, des lieux où tu poses tes personnages : des villages, des maisons, des chemins, un fourmillement de choses concrètes, taillées dans le vif... Est-ce que le metteur en scène que tu es accorde beaucoup d'importance aux repérages ?

D.C. : Je ne suis pas metteur en scène. Je n'effectue aucun « repérage ». L'imagination, puisant à la source intarissable de ce que l'on a vu, de ce que l'on connaît, suffit amplement à bâtir des décors que, pour ma part, je « vois » parfaitement. Je regrette, d'ailleurs, de n'avoir aucun talent pour le dessin. Si tel n'était pas le cas, je crois que je pourrais très bien « croquer » l'Huis Maugrit ou la maison de monsieur Armand ! Et puis j'en ai assez qu'on me dise : « Comme vous décrivez bien le Morvan ! »... Ce qui m'intéresse ce

sont mes personnages. Le décor ce n'est qu'un élément, un élément de compréhension, d'équilibre.

P.L. : Toujours cette idée de force et de précision dans le trait. Tes personnages sont toujours bien campés, bien trempés, solides et précis. As-tu des modèles, des caractères qui posent pour toi dans ton atelier d'écriture ? Une collection de portrait dans tes cartons ?

D.C. : Ni atelier d'écriture, ni carton,



bien sûr. Et toujours la même imagination simplement nourrie de ce que tout un chacun peut observer autour de soi.

P.L. : Finalement, Didier, avec des intrigues claires et précisément conduites, des personnages bien dessinés dans leur cadre, ne serais-tu pas un écrivain classique ?

D.C. : C'est quoi, un écrivain classique ?

P.L. : Au fait, je sais que tu es un des rares écrivains régionaux à vivre de sa plume ; comment expliques-tu ton succès et quelle image as-tu de ton lectorat ? Qui lit Didier Cornaille aujourd'hui ?

D.C. : Je te laisse la responsabilité du mot « succès »... Quant à mon « lectorat », pour ce que j'en sais - ce qui est mince - je le crois essentiellement populaire et c'est ce qui me fait le plus plaisir !

P.L. : C'est peut-être ça un écrivain classique ?... Quand on dit « écrivain classique » on pense écrivain insipide et ennuyeux ? C'est loin d'être ton cas vu que l'eau de rose n'est pas ta boisson préférée. Il y a des colères, des coups de gueules dans tes histoires. Beaucoup de tendresse pour les uns et de sérieux coups de griffes pour les autres. Une sorte d'engage-

ment humaniste ? Est-ce que je me trompe ?

D.C. : Le tout est de savoir pourquoi on écrit. S'il ne s'agit que de flatter le lecteur dans le sens du poil, il suffit de « faire pleurer Margot ». Ce n'est pas difficile. Si le choix d'écrire correspond au désir de « faire passer » quelque chose, ce qui est autrement délicat, il est des nuances auxquelles il ne faut pas s'arrêter sous prétexte qu'elles peuvent faire grincer.

P.L. : Je sais bien qu'il est difficile de faire des différences entre ses enfants mais, parmi tes romans, lesquels te sont les plus chers ?

D.C. : Tous ! Ton image des enfants est tout à fait pertinente. On n'en préfère pas un plutôt qu'un autre, on a pour chacun la même tendresse.

P.L. : Est-ce que tu peux nous parler de ton dernier ouvrage « Les voisins de l'horizon » ?

D.C. : C'est l'histoire d'un vieux garçon, un peu isolé dans son hameau du Morvan, un peu simplet (ou du moins que l'on considère comme tel) qui va être projeté face au monde, confronté aux gens d'ailleurs. Un beau jour, intrigué par les randonneurs qui passent de plus en plus nombreux sur le chemin devant chez lui, et après avoir découvert dans l'armoire de sa mère une vieille édition des « Voyages » de Stevenson, il décide de partir avec sa mule et son violon... Et c'est par ce départ, par ce cheminement, qu'il se découvre, qu'il découvre l'image que le monde va lui renvoyer de lui-même. Cette découverte de soi à travers la découverte des autres est le sujet central du livre.

P.L. : Quels sont tes projets littéraires ? Pourrais-tu lever un coin du voile sur tes prochains livres ?

D.C. : Non... Tout au plus puis-je annoncer la parution, en septembre prochain, d'un ouvrage de récits dont le titre dit ce qu'il est : « histoires racontées de Bourgogne et du Morvan ». Un autre roman paraîtra début 2002... dont je ne dirai rien si ce n'est qu'il surprendra... L'un et l'autre chez Albin Michel, bien sûr.

P.L. : Merci pour ce petit bout de chemin partagé ■

Didier Cornaille a publié :

Aux Presses de la Cité :

Les Labours d'hiver, roman, 1995 (Prix Émile Guillaumin).

Les Terres abandonnées, roman, 1996.

La Croix de Fourche, roman, 1997.

Etrangers à la terre, roman, 1998.

L'Héritage, de Ludovic Grollier, roman, 1999.

L'alambic, roman, 2000.

Chez Albin Michel :

Les voisins de l'horizon, roman, 2001.

Aux éditions de l'Armançon :

Le Vol de la buse, roman, 1991

(Prix Sully Olivier-de-Serres 1992).

La Croix du Carage, roman, 1994.

Aux éditions Solar :

Les Vosges, 1991.

Le fils niçois et le Mercantour, 1991.

La Haute-Provence, 1992.

Les Cévennes, 1992.

Les Volcans d'Auvergne, 1992.

La Margeride et l'Aubrac, 1992.

Le Limousin, 1993.

Le Périgord noir, 1993.

Le Quercy, 1993.

Le Rouergue, 1993.

Le Jura, 1994.

Le Vercors, 1994.

Les Monts du Lyonnais et du Beaujolais, 1994.

Les Ardennes, 1994.

La Bourgogne, 1995.

L'Alsace, 1995.

Le Livradois et le Forez, 1995.

La Haute-Ardèche, 1995.

Le Cotentin, 1996.

La Bretagne, pays de Brocéliande, 1996.

Le Morvan, 1996.

Le Pays d'Auge, 1997.

Les Plateaux de Bourgogne, 1997.

Vallées de la Loue et du Lison, 1997.

Bourgogne-La Puisaye, 1998.

Aux éditions du Chêne :

Les Outils de la randonnée, 1995

